

Il y a de l'atavisme dans les œuvres et l'hérédité ici aussi explique mon amour pour cette Bruges admirable, que je serais heureux d'avoir assurée d'un peu de gloire auprès des esprits artistes de la France.

Georges Rodenbach - Lettre à Arthur Daxhelet.



Georges Rodenbach
légende

La Bruges symboliste de Fernand Khnopff



Le Lac d'Amour



L'esthétique des villes est essentielle. Si tout paysage est un état d'âme, comme on a dit, c'est plus vrai encore pour un paysage de ville. Les âmes des habitants sont conformes à leur cité. Un phénomène d'un genre analogue se produit pour certaines femmes qui, durant la grossesse, s'entourent d'objets harmonieux, de statues calmes, de jardins clairs, de bibelots subtils, afin que l'enfant futur s'en influence et soit beau.

De même on ne conçoit pas un génie originaire d'ailleurs que d'une ville magnifique.

* * *

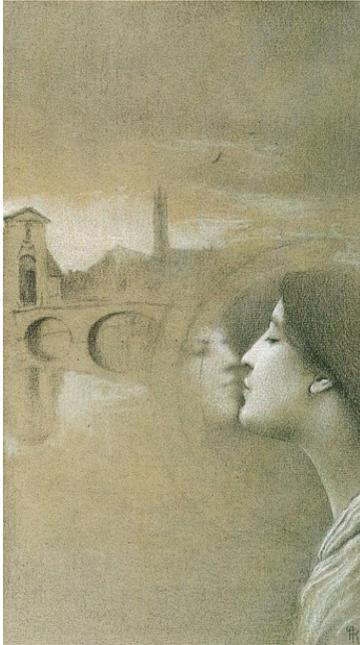
Douceur de cheminer à présent dans la ville léthargique, à travers des songes et des souvenirs, au long des rues jamais droites, toujours capricieuses, ménageant, à chaque pas de lente flânerie, une surprise et un imprévu.

Seuls, de grands cygnes, les cygnes légendaires de ces canaux, animent ce deuil depuis des siècles, divins oiseaux de neige et de féerie, venus là on ne sait d'où, descendus d'un blason s'il faut en croire la légende d'après laquelle la ville ancienne, pour expier l'injuste condamnation d'un gentilhomme qui portait des cygnes dans ses armoiries, aurait été condamnée à entretenir à perpétuité les cygnes dans ses canaux.

Mais le souvenir de sang ne hante plus les beaux oiseaux expiateurs, car ils naviguent, calmes et blancs. Et le poète, comme Lohengrin, se sent traîné par eux vers les agonisantes banlieues et les sites choisis du Minnewater, un nom aux résonances exquises, « le lac d'amour », a-t-on traduit, mais mieux que cela : l'eau où l'on aime ! Et ici, devant ce doux lac semé de nénuphars, où la nuit déroule son chapelet d'étoiles, le rêve décidément s'émotionne, les silences épars entrelacent leurs mailles en un filet de mélancolie dans lequel peu à peu toutes les paroles reploient leurs ailes. Au loin, un carquois gigantesque de tours, de tourelles, de flèches qui hérissent l'horizon, et les tours, Dieu sait quelles ombres, elles allongent en ce moment sur le cœur !



Le Béguinage



L'assemblée des Béguines, à genoux sur des prie-Dieu, écoute. La ravissante musique ! Elle les frôle, les dorlote, leur propage de mystérieux frissons... Ah ! ces voix, si peu labiales, mystérieusement insexuelles; ces voix douces comme de la ouate, fraîches comme des jets d'eau, insinuantes comme le vent dans les arbres, prolongées dans les nef comme l'encens ! Sont-ce vraiment des voix humaines ? Sont-ce encore les voix des Sœurs du jubé qu'on entend ? Trop doux concerts qui n'appartiennent plus à la terre... Les Béguines ferment les yeux, glissent à l'extase... Ce sont les Anges qui chantent... Et la musique descend comme un filet céleste qui pêche leurs âmes et les entraîne vers Dieu à travers une mer d'argent.

* * *

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

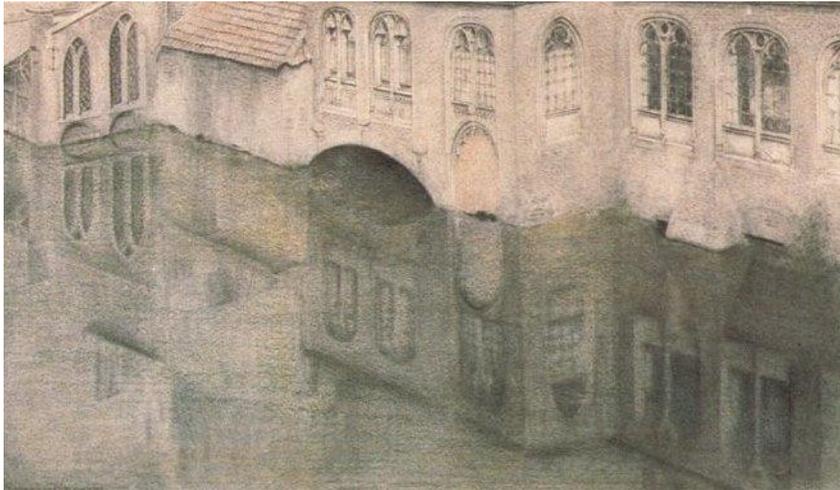
Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges;
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges !

* * *

Des rues, portant des noms de saintes ou de bienheureux, tournent, obliquent, s'enchevêtrent, s'allongent, formant un hameau du moyen âge, une petite ville à part dans l'autre ville, plus morte encore. Si vide, si muette, d'un silence si contagieux qu'on y marche doucement, qu'on y parle bas, comme dans un domaine où il y a un malade. Si par hasard quelque passant approche, et fait du bruit, on a l'impression d'une chose anormale et sacrilège. Seules quelques béguines peuvent logiquement circuler là, à pas frôlants, dans cette atmosphère éteinte; car elles ont moins l'air de marcher que de glisser, et ce sont plutôt des cygnes, les sœurs des cygnes blancs des longs canaux.

L'Hôpital Saint-Jean



C'est là qu'il faut aller quand on se sent dépris
De la vie et de tout et même de soi-même;
Ville morte où chacun est seul, où tout est gris,
Triste comme une tombe avec des chrysanthèmes.

C'est là qu'il faut aller se guérir de la vie
Et faire enfin le doux geste dont on renonce;
Il en émane on ne sait quoi qui pacifie;
Quel beau cygne est entré dans l'âme qui se fonce ?

On souffrait dans son âme, on souffrait dans sa chair;
Mais il advient qu'un peu de joie encore pleuve
Avec le carillon intermittent dans l'air...
C'est là qu'il faut aller quand on a l'âme veuve !

* * *

Les rêves sont les clés pour sortir de nous-mêmes,
Pour déjà se créer une autre vie, un autre ciel
Où l'âme n'ait plus rien retenu du réel
Que les choses selon sa nuance et qu'elle aime :
Des cloches effeuillant leurs lourds pétales noirs
Dans l'âme qui s'allonge en canaux de silence,
Et des cygnes parés comme des repositoires.
Ah ! toute cette vie, en moi, qui recommence,
Une vie idéale en des décors élus
Où tous les jours pareils ont des airs de dimanches,
Une vie extatique où ne cheminent plus
Que des rêves, vêtus de mousselines blanches...
Or ces rêves triés ont de câlines voix,
Voix des cygnes, voix des cloches, voix de la lune,
Qui chantonnet ensemble et n'en forment plus qu'une
En qui l'âme s'exalte et s'apaise à la fois.
De même la Nature a fait comme notre âme
Et choisi, elle aussi, des bruit qu'elle amalgame,
Se berçant aux frissons des arbres en rideau,
Lotionnant sa plaie aux rumeurs des écluses...
Voix chorale qui sait, pour ses peines confuses,
Unifier des bruits de feuillage et d'eau !

Notre-Dame et l'Hôtel Gruuthuse



Il y a des analogies mystérieuses. Un rythme conduit l'Univers. Les destinées s'harmonisent. Quand la maison est bâtie, vient l'hôte qu'elle mérite et qui devait venir. Ainsi quand le palais de la Gruuthuus était un mendiant, las des longs chemins de l'histoire, assis au bord d'un quai de Bruges, il ne connut que les pauvres, ceux qui lui ressemblaient. On en avait fait le Mont-de-Piété.

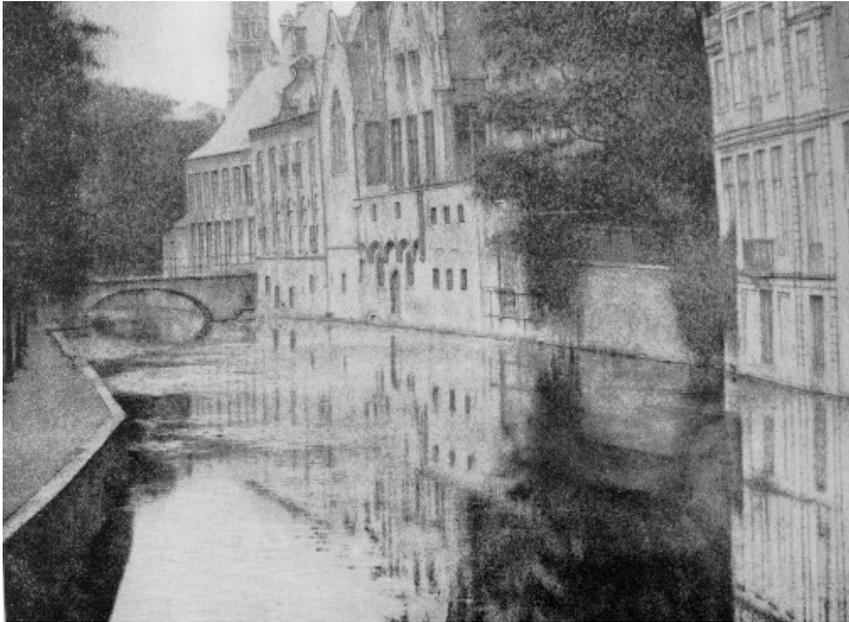
Au contraire, dès que le Palais, comme touché par un magicien, redevint lui-même, sa destinée changea. À ce moment, mourut une vieille douairière qui légua, pour y être conservée et exposée, une merveilleuse collection de point de Bruges. Le Palais étant maintenant une dentelle de pierre, il fallait qu'il devînt un musée de dentelles. Attirance mystérieuse ! Tout correspond. On se mérite à soi-même ce qui advient. Et les événements s'accomplissent, selon qu'on a fait son âme. [...] Ce sont les belles villes, sans doute, qui font les âmes belles.

* * *

Après l'Hôtel de Ville et la Maison du greffe où des polychromies, des ors neufs, avaient comme habillé d'étoffes chatoyantes et de bijoux la nudité des pierres, on avait décidé la restauration de l'hôtel de la Gruuthuus. Borluut se mit à l'œuvre, releva, sur la façade en briques, la balustrade à jour, les lucarnes à crochets et à fleurons, les pignons du XV^e siècle avec les armoiries du seigneur de céans qui y avait hébergé le roi d'Angleterre, chassé par ceux de la Rose rouge. Le vieux palais renaissait, sortait de la mort, avait l'air soudain de vivre et de sourire, en ce quartier de Bruges mémorable où il atténuerait, tout contigu, les élancements abrupts de Notre-Dame qui bondit par blocs à l'assaut de l'air, étage ses contreforts, ses plates-formes, ses vaisseaux, ses arcs-boutants comme des ponts-levis sur le ciel. Ce sont, à l'infini, des accumulations de bâtisses, des entassements, des enchevêtrements, d'où la tour soudain jaillit comme un cri.

A côté du farouche édifice, l'hôtel de la Gruuthuus, quand la restauration en serait terminée, mettrait, du moins, l'atténuation d'une vieillesse plus ornée et amène. On attendait avec impatience l'achèvement de ce travail, car maintenant la ville se passionnait pour ses embellissements. Elle avait compris son devoir, et qu'il fallait s'assurer contre la ruine, consolider sa beauté fléchissante. Un sens d'art, soudain, descendit comme une Pentecôte, éclaira toutes les consciences. L'édilité faisait restaurer ses monuments; les particuliers, leurs demeures; le clergé, ses églises. Il y a ainsi un avertissement de la destinée, le signe magique, auquel chacun se met à obéir, sans le savoir, sans comprendre. Le mouvement, dans Bruges, avait été unanime. Chacun contribua à créer de la Beauté, collabora à la ville, qui devint ainsi tout entière une œuvre d'art.

Le Quai Vert



Ces quais de Bruges, combien, dans ma pensive jeunesse, je les ai suivis, confessés, aimés, - avec des coins que j'étais seul à connaître, à consoler, avec des maisons dont les vitres mortes me regardaient !

Et, dans la prison des quais de pierre, l'eau stagnante des canaux où ne passent plus de navires, ni de barques, où rien ne se reflète que l'immobilité des pignons dont les arches décalquées ont l'air d'escaliers de crêpe qui conduisent jusqu'au fond. Et sur les eaux inanimées, des balcons en surplomb, des rampes de bois, des grilles de jardins incultes, des portes mystérieuses, toute une enfilade de choses confuses et déjetées qui sont accroupies au bord de l'eau, avec des airs de mendier, sous des haillons de feuillage et de lierre qui s'effilochent...

* * *

Tel canal solitaire, ayant bien renoncé,
Qui rêve au long d'un quai, dans une ville morte,
Où le vent faible à son isolement n'apporte
Qu'un bruit de girouette, en son cristal foncé,
S'exalte d'être seul, ô bonne solitude !
Isolement par quoi son cœur devient meilleur
Quand l'eau s'est peu à peu déprise et se dénude
De tout désir qui lui serait une douleur !
Quiétude où jamais ne descend et ricoche
Que le tintement frêle et doux de quelque cloche,
Frissons contagieux d'un bruit presque divin !
Et qui, plein de mirage, est comme un ciel en marche,
Tout nostalgique en des recherches d'infini !
Qu'importe ! il vit déjà d'éternité. Car ni
Les quais de pierre stricts, ni tel vieux pont d'une arche
N'empêchent la descente en lui du firmament;
Ou la fumée éparse, au doux renoncement,
De le suivre dans l'air en chemin parallèle;
Ou les cygnes royaux sur les bords d'ouvrir l'aile,
Graduel déploiement d'un plumage inégal
Qui mire dans l'eau plane un arpège de plumes !

Ainsi le long du quai rêve le vieux canal
Où les choses se font l'effet d'être posthumes
Parmi cet au-delà de silence et d'oubli...
Mais tout revit quand même en son calme sans pli.
Or s'il reflète ainsi la fumée et les cloches
C'est pour s'être guéri de l'inutile émoi;
Aussi le canal dit : Ah ! vivez comme moi !...
Et son eau pacifique est pleine de reproches.

Woensdagmarkt (ancienne Place Memling)



Ce n'est qu'à Bruges qu'on peut bien comprendre les Primitifs flamands. Il faudrait réaliser Bruges-Porte de l'Art ! c'est-à-dire continuer à restaurer les palais, les antiques demeures, achever les tours, parer les églises, compliquer la mysticité, agrandir les musées.

On y possède déjà quelques Memling dans ce nostalgique hôpital aux jardins de buis, aussi quelques Van Eyck prestigieux. Ce n'est qu'à Bruges qu'on peut bien comprendre

les Primitifs flamands. C'est là seulement qu'il faudrait les voir. Imaginez Bruges rassemblant son or et ses efforts pour arriver avec l'appui de l'Etat, à posséder tous les tableaux qui sont en Belgique de van Eyck, le Royal, et de Memling, l'Angélique; outre les siens, la divine Adoration de l'Agneau, ceux du Musée d'Anvers, puis cet Adam si merveilleux, cette Eve inouïe que van Eyck, par un prodige de génie, peignit nue et enceinte, vraiment mère du genre humain. Imaginez aussi des spectacles appariés où l'on chanterait les vieux noëls flamands, où l'on reprendrait la tradition des chambres de rhétorique du XVe siècle et de leurs concours poétique.

* * *

Ô ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux
Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux
Tendant comme des seins leurs voiles au soleil,

Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;

Plus de bruits, de reflets... les glaives des roseaux
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul
Circule comme pour les étendre en linceul...

Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port
Toi, ville ! Toi ma soeur douloureuse qui n'as
Que du silence et le regret des anciens mâts ;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !

Paysage de Bruges



Plus qu'ailleurs on y songe au vide de la vie,
A l'inutilité de l'effort qui nous leurre;
Rien par quoi la tristesse un peu se lénifie
Et rien pour désaffliger l'heure !

Toujours les quais connus, les mêmes paysages,
Les vieux canaux pensifs qu'un cygne en deuil affleure;
Sans jamais d'imprévu ni de nouveaux visages
Donnant une autre voix à l'heure !

Et toujours, avec des langueurs équivalentes
A celles de la pluie automnale qui pleure,
Quelque moulin, vers la banlieue, aux ailes lentes,
Qui tourne et semble moudre l'heure !

* * *

Le gris du ciel du Nord dans mon âme est resté;
Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle;
Gris indéfinissable et comme velouté,
Gris pâle d'une mer d'octobre qui déferle,
Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé.
D'où venait-il, ce gris par-dessus mon enfance
Qui se mirait dans le ciel inanimé ?
Il était la couleur sensible du silence
Et le prolongement des tours grises dans l'air.
Ce ciel de demi-deuil immuable avait l'air
D'un veuvage qui ne veut pas même une rose
Et dont le crêpe obscur sans cesse s'interpose
Entre la joie humaine et son chagrin sans fin.
Ah ! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte,
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte !
Et, pour moudre ces ciels, tournait quelque moulin !



La mystique de Bruges



Le silence apparaît à ce moment comme quelque chose de vivant, de réel, de despotique qui vit là, seul, comme en un royaume élu pour son exil, qui veut, qui commande, qui se montre hostile à qui le dérange. Inconsciemment, invinciblement, on subit sa douleur muette, et si par hasard quelque passant approche et fait du bruit, on a comme l'impression d'une chose anormale, choquante et sacrilège.

* * *

J'entre dans ton amour comme dans une église
Où flotte un voile bleu de silence et d'encens ;
Je ne sais si mes yeux se trompent, mais je sens
Des visions de ciel où mon cœur s'angélise.

Est-ce bien toi que j'aime ou bien est-ce l'Amour ?
Est-ce la cathédrale ou plutôt la Madone ?
Qu'importe ! Si mon cœur remué s'abandonne
Et vibre avec la cloche au sommet de la tour !

Qu'importent les autels et qu'importent les vierges,
Si je sens là, parmi la paix du soir tombé,
Un peu de toi qui chante aux orgues du jubé,
Quelque chose de moi qui brûle dans les cierges.

* * *

Ici la sourdine des sons s'apparie à la sourdine des couleurs, car toutes les façades s'effacent en des nuances de jaunes pâles, de verts éteints, de roses surannées qui chantent doucement la silencieuse mélodie des teintes fanées. On ne sait quelle obsession de cierges et d'encens vous poursuit à travers ce dédale des rues pacifiées; à chaque carrefour des Madones, en des armoires de verre, habillées de velours et de dentelles, couronnées d'argent, honorées de fleurs et d'ex-voto. Puis, des calvaires, des chapelles, des oratoires où sont des reliques à baiser, des cires à allumer sur des ifs de fer aux branches noires, - et les grandes églises enfin aux tours énormes environnées de lugubres corneilles : Saint-Sauveur et Notre-Dame, dont on regarde à peine la décoration touffue, luxueuse, les marbres, les riches boiseries, les vitraux en fleurs, les œuvres d'art entassées parmi lesquelles rayonne une Vierge de Michel-Ange.

La relique du Saint Sang



Et dans mon Âme [...]

S'attarde la Fiole en des orfèvreries,
Rouge du seul rubis possédé du Saint-Sang.
Ô goutte de la Plaie ouverte par la Lance,
La relique sacrée en mon Âme s'avance...
Or, supposez un heurt sur le cristal béni,
Et voyez-vous soudain couler tout l'Infini,
Et voyez-vous, en moi, mon sang qui s'étirole
Rajeuni par le Sang divin de la Fiole ?

* * *

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année !
La mort de la jeunesse et du seul noble effort
Auquel nous songerons à l'heure de la mort :
L'effort de se survivre en l'Œuvre terminée.

Mais c'est la fin de cet espoir, du grand espoir,
Et c'est la fin d'un rêve aussi vain que les autres :
Le nom du dieu s'efface aux lèvres des apôtres
Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah ! vaines, toujours vaines !
Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé
De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines.

Las ! le rose de moi je le sens défleurir,
Je le sens qui se fane et je sens qu'on le cueille !
Mon sang ne coule pas; on dirait qu'il s'effeuille...
Et puisque la nuit vient, – j'ai sommeil de mourir !

